

Jack Michonick, *La Descendance*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006.

Lárida, le 29 août 1961

LÉON TRESSAILLIT. À CHAQUE FOIS QU'IL ENTENDAIT CES PAROLES MYSTÉRIEUSES, UN FRISSON LUI PARCOURAIT L'ÉCHINE ET SA POITRINE SE SERRAIT. Il sentit sa peau se hérissier et songea aux étranges résonances qu'éveillait en lui l'hébreu.

Ve-yamlj maljuté...

Il se souvint alors que le Kaddish, la prière que l'on dit pour le repos des défunts, n'avait pas été écrite en hébreu mais en araméen. Les enseignements qu'il avait reçus quarante ans plus tôt dans le modeste *héder* de Golokhov lui revinrent en mémoire. « Le Kaddish n'est pas la prière des morts, mais c'est aussi une prière pour les morts », martelait leur vieux *lehrer*, coutumier de ces formules qui embrouillaient plus qu'elles n'éclairaient l'esprit de ses jeunes élèves. Puis, caressant sa barbe blanche, le *rav* Zuntz se lançait dans d'interminables explications sur les différences entre Kaddish complet, demi-Kaddish, Kaddish des savants et Kaddish de l'endeuillé.

Yjé shme rabá...

« Le Kaddish des endeuillés ne dit rien du défunt, rien pour consoler les proches, et ne fait aucune allusion à la mort. C'est exclusivement un hymne de louanges adressées à Dieu », pontifiait le vieux Zuntz, ne cessant de lisser sa barbe que pour ponctuer ses propos de grands gestes ou pour se gratter le nez. *Yitbaraj, ve-yishtabaj, ve-yitpaar, ve-yitroman, ve-yitnasé, ve-yitadar, ve-yitalé, ve-yitalal...*

Un coup de tonnerre interrompit la prière. Dans l'assistance, quelques-uns levèrent les yeux vers le menaçant ciel gris. Léon Edri observa les gens massés autour de la fosse. Ils étaient venus rendre un dernier hommage au personnage qui, de son vivant, s'était imposé comme l'un des industriels, hommes d'affaires et philanthropes les plus respectés de la région. Le petit cimetière israélite de Lárida était à peine assez grand pour les accueillir tous. Une bonne moitié de la communauté était présente, et, phénomène plus rare, beaucoup de chrétiens étaient là aussi. Léon Edri fut frappé de les voir ainsi figés dans leur silence. À l'entrée du cimetière, tous avaient emprunté une calotte noire et s'étaient couverts la tête, imitant les juifs. C'était la première fois qu'ils assistaient à un rite juif, et leur attitude hiératique était peut-être davantage un signe de curiosité que de respect. À l'arrière, quelques-uns se dressaient discrètement sur la pointe des pieds pour mieux voir. Léon aurait pu s'en amuser en une moins triste occasion. Il avait déjà vu cette expression d'intérêt mêlé de curiosité chez les catholiques conviés à des mariages juifs, des cérémonies de *bar-mistva* – et plus encore de *brit milah*, où les chrétiens tendaient furtivement le cou pour ne rien perdre du fascinant rituel de la circoncision.

La présence de grands noms de l'industrie, de la banque et du monde des affaires ne passa pas inaperçue des membres de la « colonie » juive de Lárida. Ces « créoles », grands caciques de l'économie régionale, tranchaient autant par l'élégance sobre de leurs costumes que par leurs traits distinctement espagnols. [...] Jamais le cimetière israélite n'avait accueilli autant d'éminents personnages. Comme deux juifs perdus dans une cérémonie catholique, comme tous ceux qui ont des points communs se rassemblent pour étouffer leur malaise, ils restaient groupés. Moïse Birenbaum avança vers eux et tendit une main épaisse et flasque au président de la

Banque de la Bourse :

– Don Gonzalo, ravi de vous voir!

Il serra la main du banquier avec plus d'effusion que ne l'exigeaient les circonstances et poursuivit sa tournée :

– Docteur Pinto, comment allez-vous? Vous nous avez manqué à la dernière réunion du Club des entrepreneurs.

Birenbaum parlait très fort, pour bien montrer à ses coreligionnaires qu'il avait des relations. Léon Edri salua de loin quelques notables d'un léger signe de tête. Derrière lui, il entendit la voix d'Emilio Gluck :

– Tant d'argent, et tout ça pour rien!

Une vague réponse se perdit et Gluck ajouta :

– Ah, ça c'est bien vrai. Personne n'emporte sa fortune au paradis!

Léon se fraya un passage jusqu'à la tombe. La prière s'achevait. *Hu yaaseh shalom aleinu-ve-al col Israel, ve-imruh amen.*

Il y eut un instant de flottement, comme si personne ne savait ce qu'il fallait faire après le Kaddish. Soudain, une plainte déchira le silence :

– Haïm, Haïm, pourquoi nous as-tu quittés?

Tout le monde se retourna. Debout, près de la sépulture béante, un homme sec et dégingandé levait les bras au ciel. C'était Mendele Fuchs, l'homme à tout faire de la « colonie ». Il se disait rabbin, sans vraiment y croire lui-même. À Lárída, c'était lui qui préparait les enfants à la bar-mitsva; lui qui s'était improvisé boucher casher; lui aussi qui conduisait les futures mariées à la rivière, « en un lieu indiqué » pour le bain rituel précédant les noces; et lui encore qui assurait les offices quand le rabbin était malade. Il était de tous les enterrements et ne manquait jamais de prononcer des discours, tous, aussi mélodramatiques qu'intempestifs, arrachant des larmes à certains et un sourire à d'autres.

– Haïm, tu es parti si vite! déclamaient Mendele penché sur le cercueil.

Les chrétiens avaient déjà été très surpris par l'aspect rudimentaire de ces planches de bois brut mal équarries, dans la plus pure tradition juive. Ils s'attendaient à un luxueux cercueil pour un personnage aussi important que Jaime Lubinsky. Ils dissimulèrent plus mal encore leur étonnement lorsque l'un des vieillards qui semblaient diriger la cérémonie s'approcha de Saül Lubinsky, lui taillada le revers de la veste d'un coup de rasoir, puis arracha d'un geste sec le tissu, le sacrifiant ainsi à la coutume. Debout, devant la tombe de son père, entre sa mère et sa sœur, le regard dans le vide, le lambeau de tissu pendant sur sa poitrine, le jeune Lubinsky ne broncha pas.

Le singulier monologue de Fuchs acheva de déconcerter les goys. D'une voix chargée d'émotion, l'orateur poursuivait son oraison funèbre :

– Hier encore, tu étais parmi nous, Haïm. Et aujourd'hui, voilà que tu reposes parmi les morts, dans ce cimetière que tu as offert...

Il se mit alors à tomber une petite pluie très fine, presque imperceptible, comme un léger crachin qui ne mouillait pas et qui, pour ceux qui la remarquaient, semblait emplir l'air d'un étrange éclat. La même pluie, songea Léon, que celle qui était tombée cette après-midi d'août au cimetière de Golokhov, bien des années plus tôt.

– Haïm, tu as toujours été un homme juste, respectueux de la Loi, généreux amant de ton peuple...

Mendele s'interrompit, ne sachant trop si cette dernière inspiration avait été maladroitement ou, au contraire, remarquablement tournée. Il jugea rapidement son auditoire, rajusta dignement sa veste élimée et s'éclaircit la voix.

– Tu laisseras un grand vide dans nos cœurs à tous. Ta femme et tes enfants te pleureront éternellement. Tu étais si bon, si jeune, si honnête. Pourquoi es-tu parti? *Far vos bist du avec gueguanguen?*

Emporté par sa verve, il enchaîna en yiddish sans même s'en rendre compte. Presque personne ne comprenait mais l'assistance gardait un silence respectueux. Mendele Fuchs ne déclama plus. Il commençait à hoqueter et dans le flux de paroles, les mots se noyaient dans les sanglots. Plusieurs femmes laissèrent alors libre cours à leur douleur. La veuve versait des torrents de larmes. Léon repensa à cette après-midi d'août, si lointaine, où, entre

gémissements et sanglots, sa mère avait prononcé exactement les mêmes mots: « *Haim, far vos bist du avec gue-guanguen?* » Il frémit, comme s'il avait entendu l'écho du Kaddish.

– *Shoïn, shoïn!* Allez, ça suffit! coupa Bernardo Zuckerman en tirant Mendele Fuchs par le bras.

Le vieux se tut. Il sortit un mouchoir de sa poche et se moucha bruyamment. Il avait fini son discours.

L'homme qui avait tailladé le revers du veston de Saül Lubinsky revint vers le jeune homme et lui tendit une pelle en lui glissant quelques mots à l'oreille. Saül saisit l'outil, le planta dans le tas de terre et jeta la première pelletée sur le cercueil. Il répéta deux ou trois fois son geste, puis Bernardo Zuckerman en déversa à son tour sur la pauvre caisse de bois. Léon approcha, l'imita, puis céda sa place à Julio Richter, qui passa à Daniel Guttman... La pelle circula ainsi de mains en mains, parmi les proches, les amis et les connaissances de Jaime Lubinsky. [...] Comprenant le symbolisme du geste, les chrétiens se joignirent à la noria des fossoyeurs. Le docteur Joaquín Pabón Pabón fut le premier à saisir la pelle. Il la mania avec vigueur et l'offrit au docteur Pablo Pinto Zamora qui, en enfonçant le métal dans la terre, médita sur l'ironie de ce geste que ses mille quatre cents ouvriers agricoles répétaient jour après jour. L'outil passa entre des mains de banquiers et d'employés, des mains de fournisseurs et de clients, des mains de proches parents et de simples relations d'affaires, des mains d'amis et de connaissances, des mains de juifs et de chrétiens, jusqu'à ce que la fosse fût comblée. Jaime Lubinsky fut ainsi enseveli sous une terre hospitalière, à treize mille kilomètres de la terre qui l'avait vu naître. Le rabbin de la communauté entonna un cantique lugubre, une sorte de lamento, et la cérémonie était terminée.

Les gens se dispersèrent lentement, sans se saluer, échangeant à peine quelques paroles. Léon regarda partir la veuve et ses enfants, entourés de leurs proches. Il se demanda si sa place n'était pas auprès d'eux, hésita, puis les laissa s'éloigner. Parce que c'était la seule qui empiétait sur l'allée, son regard s'arrêta sur la plus vieille tombe du cimetière: celle de Nathan Gottlieb. Il s'en approcha, ramassa un caillou et le joignit aux autres. Il revit les dates gravées sur la pierre: « 1876-1935 ». Vingt-six ans, déjà, que le cimetière existait. Et toutes ces tombes!

La bruine se dissipait peu à peu. À hauteur du grand portail, il arriva à la petite fontaine où ils se passaient les mains à l'eau, quand il venait ici avec Jaime Lubinsky. « Lave-toi bien les mains après avoir touché aux morts, comme ça, tu échapperas à la peste noire, lui avait dit Jaime dans un trait d'humour froid. Mais rappelle-toi qu'on t'accusera toujours d'avoir déclenché l'épidémie pour la simple et bonne raison que tu n'as pas attrapé la maladie. C'est ça, rigole!... Tu crois donc que le monde a changé? » Jaime... Il était parti si soudainement. Il allait terriblement lui manquer! Léon se secoua les mains et les sécha sur son mouchoir. [...] Sans un mot, il s'installa sur la banquette arrière de la berline, près de son épouse. Son fils David mit le contact.

– On rentre à la maison?

– Non, dépose-moi au bureau. Je vais devoir travailler deux fois plus, maintenant.

Léon Edri, absorbé dans ses pensées, regarda défiler, sans les voir, les rues dont il avait vu naître le tracé. Quand il avait débarqué dans la vallée d'Obondó, trente-cinq ans plus tôt, cette ville de plus d'un million d'habitants n'était alors qu'une bourgade de cent vingt mille âmes. Ils débouchèrent sur une large avenue à plusieurs voies. Léon appuya le front à la vitre et ferma les yeux. Sa femme brisa le silence:

– Il y avait du monde, hein?...

David acquiesça d'un marmonnement.

– Et beaucoup de goys...

– Hmm hmm...

– Moi, je ne voudrais pas qu'on en fasse autant. Je préférerais qu'il n'y ait que la famille et les amis les plus proches, ceux qui seront vraiment tristes.

– Maman, quand tu seras morte, tu te ficheras bien de savoir qui sera là.

– David! [...]

Son fils s'arrêta devant une tour de quinze étages. Sur la porte, de grosses lettres d'acier annonçaient: « SILEJA S.A. ». Léon descendit sans rien dire et ébaucha un bref salut en refermant la portière.

Le concierge l'accueillit:

– Bonjour, don Léon.

Léon Edri entra sans s'arrêter. Il entendit à peine le bonjour du liftier. Au dernier étage, la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur l'accueil, luxueusement décoré. Sur le mur du fond, le nom de la société se détachait en lettres de cuivre rutilantes. La jeune réceptionniste salua à son tour le patron :

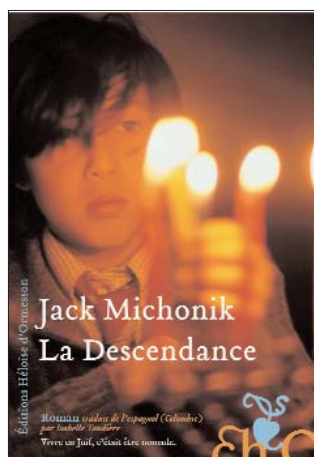
– Bonjour, don Léon.

Léon Edri fila droit dans son bureau sans répondre. Il tira les voilages d'organdi et la grande baie vitrée lui offrit un magnifique panorama de la ville : au fond, la vallée d'Obondó et, sur un côté, les imposants contreforts de la cordillère. La lumière inonda la pièce qui, si bien meublée, ressemblait davantage à un salon bourgeois qu'à un bureau. Léon se cala dans son fauteuil de cuir. Sur l'immense bureau d'acajou sombre, sa secrétaire avait classé le courrier du jour et noté les appels importants. Léon lut d'abord les messages :

« La pièce de rechange du groupe électrogène a été envoyée ce matin par avion. Monsieur Lisandro Martínez veut savoir ce que vous avez décidé pour son terrain. Il demande que vous le rappeliez d'urgence. La dernière traite du matériel de la brasserie est arrivée. »

– La brasserie ! Jaime y croyait tellement... [...]

C'est alors qu'il reconnut l'écriture d'une enveloppe manuscrite parmi l'énorme pile de courrier. Il n'avait plus rien reçu de Barouch depuis des mois. Selon le cachet, la lettre avait été postée le 3 août et elle arrivait le 29. [...] Il ouvrit l'enveloppe, pensant trouver une nouvelle dissertation sur le sionisme. Barouch était incorrigible, mais Léon était heureux de recevoir régulièrement de ses nouvelles. Ils s'écrivaient en yiddish, leur langue maternelle, la seule qu'ils avaient en commun. Ils étaient toujours restés en contact malgré les longues années de séparation et, dans l'esprit de Léon, Barouch était resté l'enfant romantique et rêveur, l'éternel idéaliste, le sioniste passionné. Mais cette fois-ci, son ami s'attardait sur une question existentielle qui, ce jour-là, éveilla chez Léon des résonances particulières. Il lut lentement et très attentivement la missive. Puis, la repliant, demeura songeur un long moment. Son ami lui parlait de la mort et – étrange coïncidence – de cette mystérieuse luminosité tombée du ciel sous forme d'une petite pluie fine et que, deux heures plus tôt, il avait revue pour la première fois depuis cette lointaine après-midi d'août, au cimetière de Golokhov. Par quel caprice du destin cette lettre lui parvenait-elle au moment même où il revenait du cimetière ?



Jack Michonick, *La Descendance*
Roman traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Taudière

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com

ISBN 2-35087-024-3 | EAN 9782350870243 | 22 € | 368 pages |

Distribution/diffusion Interforum